Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 25

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197615

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

par la petite vérole, le monarque « bien-aimé » ne put lire cette publication, laquelle n'eut lieu qu'en 1775, dans les termes suivants :

« Au début du traitement, le malade fait usage d'eau panée fortement chargée de beurre, et si le ventre est serré, on lui prescrit des lavements de mauve et de guimauve légèrement salés et mélangés d'une petite quantité d'huile d'olive. Le lendemain, de grand matin, on administre trois drachmes de poudre de fougère, suspendus dans quatre à six onces d'eau distillée de tilleul. Pour éviter les nausées, on mâche du citron confit, on se lave la bouche avec une eau aromatique, on respire du vinaigre. Le médicament est-il vomi, il faut attendre que le calme se soit rétabli et administrer une nouvelle dose. Au bout de deux heures on prescrit un bol purgatif ainsi formulé : Calomel et résine de scamonée, de chaque douze grains ; gomme-gutte cinq grains, avec addition d'une petite quantité de confection d'hyacinthe. Chez les gens robustes et constipés, on augmente les proportions de ces substances ; dans les conditions opposées, on atténue les doses. On donne peu après une tasse d'infusion légère de thé. Le ténia expulsé, on remplace le thé par un bouillon de viande. »

» Débarrassée des fioritures culinaires qu'on pourrait appeler « les bagatelles de la porte » le remède de Mme Nouffer se composait, en réalité, de quelques grammes de poudre de fougère, associée à un purgatif.

» La combinaison était bonne, mais elle ne renfermait aucune substance inconnue, le vieil Hippocrate ayant signalé, dès l'enfance de l'art, les bons effets de la fougère contre l'entozoaire nommé par lui le *ver plat*. Cela avait coûté dix-huit mille livres.

» S'il fallait se baser sur les prix exorbitants qu'acquièrent, de nos jours, certaines spécialités pharmaceutiques dont toute la valeur est faite de grosse publicité, on pourrait croire que l'ami de la Pompadour ne paya pas bien cher le spécifique de la Nouffer, mais en songeant à l'origine modeste du végétal qui est la partie essentielle du remède vendu, on peut dire que le roi ne fit pas un marché très brillant. Ce qu'il y avait de bon dans la recette n'était qu'une vieillerie donnée pour du neuf.

» Ne nous en plaignons pas trop, en somme, puisque le ténia ne fait plus peur aux gens, quoique sa fréquence ait augmenté considérablement, à mesure que se propageait la mode des viandes saignantes, et saluons le modeste végétal qui nous rassure : la fougère. »

Nous trouvons dans une revue spéciale militaire publiée à l'étranger des renseignements vraiment bien curieux et à coup sûr peu connus sur le nombre moyen des balles qu'il a fallu tirer, au cours des principales guerres du siècle, pour mettre un seul homme hors de combat.

D'après les comptes-rendus officiels et les rapports des médecins militaires de l'époque, aux fameuses batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, de Friedland, d'Iéna et d'Eckmühl, chaque soldat tué ou blessé représentait environ 3,000 cartouches tirées.

A Leipzig et pendant la campagne de France, en 1814, il n'a pas fallu moins de 10,000 balles pour mettre un seul homme hors de combat.

Avec les perfectionnements apportés à l'armement européen, la moyenne s'abaisse très vite. A Solférino, en 1859, les Autrichiens font pleuvoir sur les troupes françaises un déluge de 8,400,000 projectiles, tuant ou blessant 12,000 Français : soit 700 cartouches tirées par homme atteint.

En 1870, pendant certains engagements particulièrement meurtriers, la moyenne est tombée à 250, et l'année dernière, durant les opérations autour de Santiago, elle a atteint le minimum de 230 balles par soldat.

Pauvres bêtes. — Bientôt va s'ouvrir à Varsovie le marché aux oies, qui se tient tous les ans dans cette ville depuis un temps immémorial, et où plus de trois millions de volatiles sont vendus chaque année.

Or, il paraît que ces bêtes, destinées pour la plupart à l'exportation en Allemagne, ne sont pas envoyées par le chemin de fer, comme on pourrait le croire. Elles viennent à pied, — pardon! nous voulons dire à pattes, — en troupeaux de trois ou quatre cents à la fois, sous la conduite d'un gardeur professionnel qui, avant de leur faire faire le voyage, les entraîne pendant plusieurs semaines dans les conditions suivantes :

Les oies sont d'abord exercées à marcher sur une mince couche de goudron, dont leurs pattes s'imprègnent en se durcissant. Puis on les habitue à franchir de longues étapes et à traverser toutes sortes de terrains, marécageux ou rocailleux, plats ou couverts.

Alors seulement commence la marche finale, devant aboutir à Varsovie, et souvent très pénible. La plus grande partie des troupeaux d'oies, en effet, sont formés à Wilna, à Dunabourg, plus loin même quelquefois. Les étapes, de plusieurs centaines de kilomètres, doivent être couvertes rapidement et pendant les chaleurs. Aussi, en arrivant à Varsovie, les bêtes épuisées sont-elles soumises à un gavage réparateur.

Lè canaris d'éboitons.

« Cein' que l'est portant què dè no ! » desâi cauquiès dzo dévant Tsalanda la Rosette à Tatton, ein vouaiteint lo tia-caïon l'ai déchicotâ se n'anglais.

L'est veré, quand on l'âi sondzè bin, que clliâo pourrès bîtès ont on soo bin minabllio dein stu bas mondo. Que dâo dianstre dereintno, no z'autro, s'on sè véyai einclliouro dinse, po tota sa via, dein on éboiton ïo bin soveint on ne vai papi on istière et ïo on no bourérâi dè pedance tant qu'ià no férè chaotâ ! Qu'est-te que no dereint quand on ne no saillérâi jamé défrou què po no tsandzi dé paille âobin po no frottâ lè tsambès avoué on bocon dè lard quand on arâi dâi douleur pè lè piautès ! Et, quinna grimace fareint-no s'on ne poivè, coumeint clliâo pourrès bîtès, rein mé preindrè lo frais. rein mé vairè lo sélâo, ni la louna, lè z'étailès, lè niollès, lè z'osés et tot cein que no fâ tant plliési dè vairé et qu'on bio matin on vindrâi no férè lévâ po allâ passâ l'arme à gautse ! Vouaiquie portant lo soo dè ti lè caïons ! mâ, n'est-te pas on soo bin terriblio ?

Que volliâi-vo ? tsacon sa porchon dein stu mondo et faut bin sè nuri d'oquie, à mein dè medzi dâo tsin âobin dâi rattès et dâi mouzets, coumeint l'ont fé pè Paris ein 71. Pu, n'ia pas à derè, la tsai dè caïon est 'na ruda bouna pedance ; tot est bon, du lo mor tantquiè âo fin bet dè la quiua. Avoué lo sang, vo fédès dâi boudins et dâi matafans que vont destra bin avoué dâi truffès boulaitès ; lo mor, lè bajoue, lè piotons, lo petit salâ, mimameint la quiua, vouaiquie on régat s'on lè met couaire avoué dè la compoûta ; lo lard et lè coûtelettès vont bin avoué totès sortes d'affèrés ; et lè jambons avoué dâi choux ! et la sâocesse à grelhi avoué dè la salarda âi carottès ! et lo tsergosset ? et cllia âo fédzo avoué dâo papet âo poret ! Et lè sâocessons, du lo pe petit tantquiè âo botatot, qu'on pâo medzi avoué quiet que sai !

Enfin, breffe ! tot est bon tsi lo caïon et s'on ne medze pas lo bourelion, on s'ein sai po graissi lè raissès et avoué la pétubllia, on fâ dâi borsès à taba qu'on n'ein vâi pas la finition, tant douront.

Clliâo pourro caïons ne sont portant rein défecilo po lo medzi et ne sont rein morfrelets. Pè pou qu'on aussè on courti âobin on pliantâdzo, tot lâo z'est bon : dâi restès dè jerdinadzo, dâi truffès que ne valliont rein po lo dîna, lè lavurès, la laitia, la couête, qu'on pâo avâi po rein à la fretéri et on pou dè reprin dè sa-t'ein quatorze, vouaiquie tot cein que lâo faut. Crayo que n'ia què lo kegnu et la resegna que n'amont pas.

Adon, s'on lè z'a bin bourrâ et se vont bin, pè vai l'âoton, vo z'âi dza dâi bitès que vo font quatro dâi dè lard avoué on demi-pouce dè péne, que cein va bin à la fenna po reimplliâ sè toupenès.

Lo lard bin gras est 'na boun'afférè po clliâo que l'âmont dinse et lè Chouabes et lè Bâdiches s'ein relétsont lè pottès ; mâ, quand l'a 'na petita veina dè tsai rodze âo maitein l'est onco bin dè meillâo. Ora, coumeint faut-te férè po l'avâi dinse ? Ne pu pas vo lo dere, mâ attiutâ cllia z'iquie :

Bricolon avâi dou caïons à l'eingrais et ne sé pas quinna lubïe l'avâi z'u, mâ tantia que lâo baillivè à medzi sa-t-à houit iadzo per dzo dâi pecheintès métra tot épaisès dè truffès et d'oquiè d'autro, tandi dou dzo, et tandi trai âo quatro dzo après laissivè l'audzo vouido et ne lâo portâvè papi cein que vo z'arâi fé mau à n'on ge, que clliâo pourrè bîtès crévâvont dè fan et fasiont on détertin dâo dianstre dein l'éboiton ; ronnâvont que dâi sorciers et coudhivant solévâ lo couvai dè l'audzo avoué lo mor. Ion dâi vezins qu'avâi oïu cé boucan, va démandâ à Bricolon porquiet laissivè crévâ dè fan clliâo pourro bîtès asse grantein.

— L'est ma moudâ, l'ai dese Bricolon, mè caïons, vu lè z'acoutema a férè dou dzo gras et trâi dzo mégro.

— Et porquiet ? fou que t'é !

— Et bin, l'est po avâi dâo lard bin eintremécliâ, kâ l'âmo dinse !

Une peur bleue.

Le Voleur a publié un récit plein d'émotions, et dont l'auteur fut le héros. Celui-ci nous raconte qu'il voyageait dans les îles malaises, Sumatra et Java, en compagnie d'un géographe et d'un géologue français. — Nos voyageurs débarquèrent un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys, où séjournaient une douzaine de colons néerlandais servis par toute une population de Malais et de Chinois.

Le village est fortifié contre les tigres qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises, dont ils dévorèrent les occupants.

Se levant, un jour de bonne heure, le narrateur, cycliste passionné, se promena dans le village pour respirer l'air frais du matin. Tout à coup il remarque une magnifique bicyclette remisée sous un hangar, et portant une des plus célèbres marques américaines. A la vue de cette excellente machine, il fut pris d'une envie irrésistible d'en faire l'essai.

Et il l'enfourcha.

Maintenant laissons-le faire lui-même le récit vraiment dramatique, terrifiant même de la scène à laquelle nous allons assister.

* * *

Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée à travers les rizières et les caféiers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt ; ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvai devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble